

Dominique Fourcade

En laisse



P.O.L

en laisse

DU MÊME AUTEUR

- Épreuves du pouvoir*, José Corti, 1961
Lessive du loup, GLM, 1966
Une vie d'homme, GLM, 1969
Nous du service des cygnes, Claude Aubry, 1970
Le ciel pas d'angle, P.O.L., 1983
Rose-déclic, P.O.L., 1984
Son blanc du un, P.O.L., 1986
Xbo, P.O.L., 1988
Outrance utterance et autres élégies, P.O.L., 1990
Au travail ma chérie (illustré par Pierre Buraglio),
Imprimerie Nationale Éditions, 1992
Décisions ocres, Michel Chandeigne, 1992
IL, P.O.L., 1994
Tiré à quatre épingles (illustré par Frédérique
Lucien), Michel Chandeigne, 1995
Le sujet monotype, P.O.L., 1997
é té après avoir écrit « Le sujet monotype » (illustré
par Pierre Buraglio), Michel Chandeigne, 1997
Est-ce que j'peux placer un mot?, P.O.L., 2001
MW, avec Isabelle Waternaux et Mathilde Monnier,
P.O.L., 2001
éponges modèle 2003, P.O.L., 2005
sans lasso et sans flash, P.O.L., 2005

Dominique Fourcade

en laisse

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2005
ISBN : 2-84682-080-5
www.pol-editeur.fr

PROLOGUE

Après-midi sans indulgence : pourquoi ce livre, pourquoi trois livres ? Enfance, temps présent, futur sont chargés sur une catapulte et reviennent en boomerang. Avec ça je joue à la marelle. Je ne sais faire que ça. Où en étais-je au moment d'écrire *MW*, *chute*, fin septembre 2001 ? Je venais de finir *MW* pour P.O.L, et l'attaque des deux tours à New York m'avait touché de plein fouet, me faisant entrer dans un deuil qui n'épargnait rien et où se mêlaient compassion pour les morts, souffrance pour une ville tant aimée, partage avec mes amis là-bas, inquiétude sur le des-

tin du monde, questions taraudantes sur le comment et le pourquoi de cette tragédie, et sentiment irrépressible d'en être à la fois victime et responsable. Responsable surtout : qu'ai-je fait, qu'avons-nous fait qui ait rendu cette tragédie inévitable ? Il n'est pas jusqu'à mon écriture qui ne s'en trouvait touchée – ou plutôt il faut dire : au premier chef et de fond en comble mon écriture en était ébranlée. Il me paraissait impossible de continuer d'écrire sans que mon travail marque l'événement et transcrive cette secousse, sans que l'écriture expose sa perméabilité et son rapport à l'instant mondial, rapport que j'avais le devoir d'approfondir immédiatement et sans détour. De l'écriture comme vulnérabilité, mais décisive. Vers l'écriture comme vulnérabilité. Ce rapport instantané (cet enregistrement, cette sismologie), il me semblait que, si j'arrivais à l'établir, à le formuler un tant soit peu et à en mettre à nu les mécanismes, je parviendrais à élargir le registre, et que je comprendrais mieux ainsi, non seule-

ment la réalité de mon époque, mais, au sein de cette époque, la situation de mon travail d'écrivain, le sens de ce que je fais et, ultimement, la forme de mon existence. Entre les trois – époque, écriture, existence – l'intrication est totale, et je ne saurais regarder l'une sans impliquer l'intelligence des deux autres. Cependant, deuil pour deuil, je reste loin du compte, c'est à peine si dans les pages qui suivent se laisse deviner la silhouette que je souhaitais éclairer.

Ainsi, dans le même état d'esprit ont été écrits, et presque aussitôt publiés chez Changeigne, successivement *MW*, *chute*, puis *masculin féminin* et *en laisse*, et dans ce contexte sont arrivées de nouvelles cadences. Travail de poésie. Ce n'est qu'après la publication de *en laisse* que j'ai compris que les trois livres formaient une sorte de triptyque souple et non préconçu. Plus tard, de façon également non intentionnelle (mais avec ponctualité), la carte de vœux pour 2005 est venue comme une suite à *en laisse*, et dans son sillage immé-

diat j'ai écrit *avec une chistera*. Si vraiment il y a entre ces textes la cohérence que je leur prête aujourd'hui, il devenait nécessaire de les réunir.

Pendant ce temps, commencé antérieurement – dois-je dire parallèlement à *en laisse*, ou se croisant, ou se juxtaposant, ou passant dessus et dessous, ou s'écartant violemment? –, je ne cessais pas d'écrire *éponges modèle 2003*. Spectre, distribution des fréquences, absorption et réflexion. Spectre de lignes et de bandes. Toute référence engouffrée. Fuite et son contraire. Matière pas plus poème (et pas moins j'espère) que celle de *en laisse*, sans parler du troisième livre. Car je continuais de méditer *Écriture rose*, le chef-d'œuvre de Simon Hantaï, travail commencé il y a trente ans et dont *sans lasso et sans flash* est l'écho. L'écume. L'écho. Acte de présence. Mais la porosité est telle ici qu'une pièce que l'on croyait exclusivement destinée à l'un des trois livres s'est plus d'une fois déplacée vers un autre, s'y fixant soudain, ou

restant flottante. L'après-midi est de plâtre gris. Particules contradictoires. La silhouette je la cherche en vain.

Post-scriptum. Rêve seul j'ai pu te rêver – la nuit dernière – pour la soprano la plus douée : je comparais devant un jury composé de têtes de mort, trois crânes, peut-être s'agit-il d'une toile de Cézanne du même sujet. Je dois répondre à des questions. Tout d'abord, nommer la musique d'ascenseur idéale, 99 % de suavité ; sans hésiter je cite « Casta diva », *Norma* de toutes les mémoires, premier acte. Une musique pour hélicoptère d'assaut ? « Casta diva » également, on montera simplement le son. À la troisième question il faut dire quelle mélodie, dans la situation où je suis ce 11 février 2005, me permettrait de me trouver et de me comprendre, en même temps qu'intégralement elle me transporterait : là aussi, dans la seconde, le même sublime air de Bellini.

Je me lance dans une digression sur la meilleure interprétation, Maria Callas à Mexico en 1950, à Covent Garden en 1952 ou à la Scala en 1954, mais le jury me congédie. Que dois-je comprendre ? Par-delà la coïncidence (de figures homologues, dont je ne me rends compte qu'en transcrivant le rêve à l'instant) qui fait que « Casta diva » s'adresse à la même lune, absolument la même, que celle qui tapait sur les restes des tours, à New York, quand je m'y trouvais fin septembre 2001, tandis que plus haut dans la ville on pouvait voir, au Metropolitan, l'exposition des *moon watchers* de Caspar David Friedrich, par-delà cette coïncidence que dois-je comprendre ? Sans doute au moins ceci : il importe que je me trouve non tant dans l'ascenseur suave, ni dans l'hélicoptère de l'horreur, mais en plein dans la mélodie ; que ce n'est qu'au sein d'une mélodie que je pourrais écrire un livre, et que dans la même mélodie je pourrais faire, en me retournant puis soudain ne me retournant plus, en me lovant en

elle et tantôt en m'arrachant à elle, et en variant les modulations, des livres différents.
In Betrachtung des Mondes.

MW, CHUTE

24 septembre 2001. J'ai dû arrêter *MW* il y a quelques jours, j'étais hors délai au-delà du raisonnable. Fatigue extrême, hors temps, hors espace, brute, ou tellement liée au moment qu'elle me projette hors de tout espace connu de moi, désarroi aussi, un désarroi bien plus important (et plus fatigant) que la fatigue, je ne sais plus où j'en suis, c'est l'état dans lequel me laisse toujours l'écriture, accru cette fois d'un sentiment de catastrophe qui n'épargne rien. Flotte intacte parmi les débris la robe de Martha Graham pour *War theme*, et je me surprends à murmurer : je

construirai la mort comme une robe ; la mort viendra nue et s'habillera lentement. Ainsi construirai-je ce qui est encore à écrire.

Un concours de circonstances, furtivement – il n'y a pas de concours de circonstances, seulement, une nouvelle fois, un « tout arrive » merveilleux mais en quelque sorte inversé et dans un contexte tragique, les protagonistes sont les mêmes mais ils ont échangé leurs rôles, je comprends que toute cette affaire de robe, la robe de Martha Graham pour la mort et la nudité de Mathilde Monnier, cette histoire de robe et de construction qui est l'intrigue de *MW* remonte au moins à l'exposition Proust à la Bibliothèque nationale il y a deux ans. On lisait ceci sur un mur : « Car, épinglant ici un feuillet supplémentaire, je bâtirais mon livre, je n'ose pas dire ambitieusement comme une cathédrale, mais tout simplement comme une robe. » Je me rappelle comme cette phrase m'avait arrêté, je ne

connaissais qu'elle mais ne pouvais la resituer dans le texte de Proust, ni moi ni aucun de mes proches, elle était pourtant familière à tous, il a fallu l'aide de Jean-Yves Tadié, *Le temps retrouvé*, Pléiade, tome IV, p. 610. À l'époque j'ai fait circuler cette phrase partout autour de moi.

Proust devait beaucoup tenir à cette formulation, car les variantes abondent dans ses manuscrits (Pléiade, IV, p. 940-941), toutes plus belles les unes que les autres, toutes plus imagées, et chaque nouvelle image recule les limites de son intelligence et de son délire. Voici celle que je préfère : « À propos à la fois de tous les modèles que j'ai eus (église de Caen, de Falaise, etc.) et de "bâtir une robe" etc., je dirai que ces modèles (surtout les personnes) étaient aussi nombreux pour avoir un seul résidu que les viandes que faisait acheter Françoise pour composer son bœuf à la mode. De sorte que ce livre je le bâtissais comme une

robe (énumération des autres images) et je le recueillais comme une *gelée*. (Cette image nouvelle à ajouter.)»

D'où je puis dire, m'engouffrant sans scrupule dans son intelligence et dans son délire : je bâtis mes lignes, je n'ose pas dire ambitieusement comme une robe, mais tout simplement comme une éponge. L'éponge est dans ma main et absorbe la nuit qui est en moi, et, à force de l'absorber, ma main devient l'éponge devient la nuit ma main mon bras. Font des moulinets de nuit dans la nuit. Signalent une tragédie à toute personne qui voudrait approcher. Ce qui revient à dire : la robe de Martha Graham la nudité de Mathilde Monnier je les recueille comme une *gelée*.

Ou encore : ma main devient mes lignes, je regarde ça avec inquiétude. Problèmes d'hameçons. J'ai les doigts mordus. Mes doigts d'ura-

nium je pense. Cette fois la vie est le kamikaze, et c'est contre elle-même qu'elle se jette. L'horreur de cette pensée (et l'impossibilité de la penser) déclenche des cauchemars par milliards dans le sommeil de l'humanité. Plus effrayant encore : la mort attaque la mort. Par rapport à cette réalité mes cauchemars et leurs variantes sont souvent très anecdotiques et d'une médiocrité dont j'ai honte. En voici un échantillon : guerre d'Espagne, je me trouve dans un labo non loin du front, quasiment sous les bombes et dans la terreur, les équipes développent pêle-mêle les photographies de Capa, Mongan, Waternaux, images de la mort, j'entends des oh !, des ah ! d'éblouissement, et plus encore que les autres je suis ébloui. J'ai dit cauchemar mais ceci n'en est pas vraiment un tant j'ai éprouvé à le vivre un bonheur ignoble. Variante : pour une bonne image de la mort c'est la vie qu'il faut faire poser, en la suspendant. Variante : la vie est morte en posant pour moi. Variante, plus claire : la vie est morte parce qu'elle posait

pour moi. Variante : la mort a un surprenant besoin de poésie.

Un plus aigu maintenant, plus à la mesure de l'événement, et qui a été très rapide et par bribes. Alphabet. Rien qu'à ces trois syllabes je tremble de fond en comble. Je tape les lettres de l'alphabet mais l'alphabet ne répond plus. Je suis particulièrement responsable de la catastrophe, ayant imprudemment manipulé ces deux mots, « tout arrive », dont je ne mesurais pas le potentiel de désastre. C'est donc moi qui ai mis le virus. L'alphabet s'est effondré – j'ai encore mon portable à qui parler sous les décombres une langue sans consonne ni voyelle. Dans chute il y a sky-diving, fall, offcut, silence. La mort a vidé les lieux. Variante : là le corps de la mort je me le suis mis dans l'œil. Une autre : le mot mort dispose de moi comme je l'entends. Variante la plus grave : même la mort s'est éclipsée.

Achevé d'imprimer en mai 2005
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.s.
à Lonrai (Orne)
N° d'éditeur : 1907
N° d'imprimeur : 05XXXX
Dépôt légal : juin 2005

Imprimé en France



Dominique Fourcade

En laisse

Cette édition électronique du livre
En laisse de Dominique Fourcade
a été réalisée le 19 août 2010 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé d'imprimer
en mai 2005 (ISBN : 9782846820806)
Code Sodis : N44598 - ISBN : 9782818005378